

incliner devant les dévouements qui se prêtent à sauver de telles situations. Mais le médecin ne sera en règle avec sa conscience que s'il a fait connaître toute la vérité, et initié son client à la nécessité des plus sincères révélations. Trop de procès célèbres ont montré cette question sous tous ses aspects, pour qu'il y ait lieu d'insister davantage sur le caractère sacré qui s'attache à l'usage des droits matrimoniaux, et je ne saurais mieux résumer ce chapitre qu'en reproduisant ces lignes de saint François de Sales : « Cet usage est appelé par l'apôtre un devoir réciproque, un devoir si grand que, bien qu'on puisse ne pas l'exiger, l'on est indispensablement obligé de le rendre ; de manière que l'un n'y puisse manquer sans le libre consentement de l'autre. (1) »

III. — APRÈS LE MARIAGE.

Si chargé que soit son passé, un homme marié qui s'étonne et s'afflige de n'avoir pas

(1) *Introduction à la vie dévote*, chap. XXXIX.

d'enfant, commence toujours par accuser sa femme. Insinuons-nous que la stérilité peut ne dépendre que de lui-même, il se récrie, parle de sa bonne santé, de la régularité qu'il apporte à remplir son devoir conjugal. Pressé de questions il reconnaît avoir payé jadis son tribut à Vénus, et se livre en toute inconscience à nos investigations.

Il peut arriver que, découvrant immédiatement les indurations des vieilles orchites, nous soyons amenés à lui demander un échantillon de son sperme ; mais, disons-le immédiatement, pour asseoir notre opinion, bien plutôt que pour l'en instruire. Notre intervention vient trop tard, la mésalliance est accomplie et il ne nous reste plus rien à faire. Je me trompe, nous avons à détourner les reproches dont on est tenté d'accabler une femme, et au besoin à prévenir les cures intempestives et tout au moins inutiles dont elle est menacée.

Mais prenons garde de dépasser le but, et surtout n'engageons pas l'avenir. Aller

trop loin est dangereux pour tout le monde : la femme, le mari et le médecin.

Je n'oublierai jamais la stupeur dont fut frappé un de mes amis qui m'avait apporté de son sperme, après deux ans de mariage improductif, et se penchait familièrement avec moi sur l'oculaire. Pas un animalcule en 5 grammes de liquide tout à fait normal d'apparence !

« Je n'y puis rien comprendre, s'exclama-t-il, j'ai couché jadis avec une femme mariée, aujourd'hui mère d'un enfant qui est tout mon portrait; et voyez ma santé! » Le fait est qu'il était vigoureux à souhait.

Mais à l'examen du scrotum on trouvait à droite une nodosité épидidymaire, et les souvenirs d'une orchite bilatérale fort ancienne ne tardèrent pas à se préciser; bien des ans se sont passés sans atténuer la rancœur qu'il en éprouva.

Avec plus de prudence je lui eusse évité la constatation de sa disgrâce et l'amertume de la certitude. Et si quelque jour sa femme reçoit d'ailleurs ce qu'il ne peut lui donner,

j'eusse prévenu d'avance l'irréparable, en même temps que je me fusse épargné le plus cuisant embarras. Au lieu de la discorde, la joie se fût épanouie dans le foyer.

Oui, c'est une grande folie que de nous prononcer sans retour possible. Pas de flair qui puisse nous guider. Quand nous nous trouvons en face d'un inconnu, pensons immédiatement à un piège, et gardons-nous.

Un homme nous demande négligemment s'il peut se marier, il nous présente un flacon. Attention, c'est un infécond dont la femme est enceinte, et qui n'attend que notre opinion pour faire un éclat!

Mais c'est surtout en face des morceaux de linge découpés qu'il faut se montrer circonspect.

« Veuillez me renseigner », dit un jour à Langlebert, un monsieur qui lui tendait une tache empesée. Mais le regretté maître était trop avisé pour ne pas dépister une ruse, et, s'il vit des spermatozoïdes, il n'eut garde de les montrer; il brouilla la préparation et

fit voir des éléments indifférents. « Ah! docteur, dit l'étranger, de quel poids vous me délivrez, je me suis figuré que ma femme me trompait, et c'est une rondelle coupée dans sa chemise que je vous avais soumise. »

Qu'on ne se méprenne pas sur le sens que j'attache à de tels conseils.

Je ne prétends pas qu'il ne faut jamais dire la vérité, mais je pense qu'elle est pleine de périls, je veux qu'elle soit révélée à bon escient, et non de but en blanc. Notre rôle est complexe et exige autant de bon jugement que de bonne science. Avons-nous le devoir, même le droit de frapper un malade d'un sombre pronostic, il en est pour lesquels ce serait la mort assurée. Je sais un jeune homme qui se fit sauter la tête le jour qu'un maladroit lui apprit sans préparation la nature d'un chancre infectant.

Est-ce aller trop loin que de dire que nous tenons dans notre main la guerre et la mort. Ne l'ouvrons donc qu'en acceptant la pleine responsabilité des malheurs redoutés,

en des occasions qui créent des devoirs; or ces occasions sont rares. Guerre et mort sont un mal inévitable; mais ce n'est pas à la médecine qu'il convient d'en démontrer la nécessité. Si la conviction doit se faire à cet égard, il est à souhaiter qu'elle se fasse en dehors d'elle, et j'ajouterai presque, avec la conviction d'être fidèle à notre mission, malgré elle.